

lieu en Italie, sous le patronage d'une nouvelle société dite, *Pro montibus*, dont le but est de reboiser les Alpes.

Par contre, M. Joly de Lotbinière sera heureux de lire les lignes suivantes qui constituent un splendide panégyrique des arbres que l'on a fait à cette occasion :

Il ne faut pas juger ces fêtes au sens purement économique et littéral. Sans doute, les arbres retiennent la terre végétale, et la richesse des forêts amène avec elle celle des champs et des prairies. Les arbres attirent les nuages chargés de pluie et entretiennent l'humidité féconde. Mais nous ne devons pas les juger à ces seuls bienfaits. Ils ne sont pas seulement destinés à fournir des meubles et des poutres. Leur influence est plus haute : elle est morale et sociale. Ils sont, en même temps que les premiers abris, les premiers éducateurs des hommes. Et voici ce qu'ils leur ont appris.

Les rivages nus et la vaste mer ont donné aux hommes des âmes hardies, ingénieuses et vagabondes. Ils ont développé chez eux la ruse, le désir du grain, le goût des voyages, les qualités qui ne sont pas des vertus. Mais, dans l'ombre grave des forêts, les hommes ont appris à être sincères et justes. Les arbres les ont invités à se construire un "home" : c'est une idée que des peuples marins n'auraient pas eue. C'est sous le frêne de Hounding que le premier foyer s'est allumé. Les hommes de la forêt ont honoré les femmes, parce qu'ils ont vu des compagnes et des mères. Ils ont acquis, avec l'honneur et la fidélité, le respect d'eux-mêmes. Ils n'ont pas pu supporter le joug. C'est au fond des bois, s'il faut en croire Tacite et Montesquieu, qu'ils ont découvert la liberté ; ils y avaient d'abord découvert la vertu.

Les arbres les ont aussi rendus religieux : les habitants de la steppe sont athées. Mais c'est par les arbres que les dieux ont d'abord parlé aux hommes. Plus tard, il leur a fallu des sibylles, des pythies, des trépieds, des temples et des présents. Mais le plus grand des dieux a continué comme dans les temps antiques à révéler par le chêne de Dodone. Les divinités coutumières des arbres étaient agréables et bienfaites, différentes en cela des dangereuses et décevantes sirènes. Là les fées amies nouaient leurs rondes. Les elfes, les nixes, les lutins, vivaient en se jouant dans l'ombre du feuillage. Les hommes pieux, à leur tour, suspendaient aux branches des banderoles et des figurines. Ils en recevaient avec le gui sacré le bonheur de l'année future. Chaque chêne de la forêt était un temple.

Il faut remercier les arbres d'avoir rendu les hommes pieux et vertueux, quoique ceux-ci aient depuis quelque peu, perdu de ces qualités.

Conservons les liens mystérieux qui unissent les arbres aux hommes. On a toujours cru qu'il présidaient aux destinées. Les hommes de la Révolution ne crurent pas pouvoir mieux célébrer la fondation de la liberté qu'en plantant des arbres en son honneur. On trouverait sans doute à l'origine des *arbor-days*. Ces fêtes se célèbrent à l'étranger, en Amérique et en Italie : cela peut suffire à reconnaître que l'origine en est française.

La fin de cette tirade est peut-être tirée aux cheveux, mais l'intention est excellente et, somme toute, les arbres ont bien le droit d'avoir leur jour de fête, puisqu'ils exercent une bienfaisante influence sur l'humanité.

\*.\* Les journaux de Londres ont raconté que des "fuites" ont été signalées à l'arsenal de Portsmouth. On a constaté, notamment, la disparition de deux exemplaires d'un document confidentiel, appelé le "Code des Amiraux."

Ce code n'a pas une grande importance, mais il paraît que l'enquête ouverte sur la disparition de ces exemplaires a révélé tout un système d'espionnage organisé par l'attaché militaire d'une puissance étrangère. On sait où allaient les pièces disparues des arsenaux et au profit de qui étaient commises les indiscretions signalées.

Mais, alors, il y aurait donc un Dreyfus dans le personnel de l'arsenal de Portsmouth !



L'amour avant le mariage est, en quelque sorte, une jolie préface à un livre ennuyeux.

## A BATONS ROMPUS

C'est la guerre ! Les soldats sont en ligne. Quels qu'ils soient, que le Dieu des armées, de la paix et du droit leur soit favorable.

Et pourquoi pas ?... Ne sont-ils pas tous de la grande famille humaine venue d'en haut ? Leur sang à tous, n'est-il pas rouge comme celui d'Abel et comme celui qui à coulé sur le Calvaire ?... Oui, tout cela est vrai. Mais, alors, pourquoi toutes ces boucheries et ces tueries humaines ?... C'est que les hommes et les peuples, tout comme les bêtes de somme, ont parfois besoin d'un coup de fouet. On raconte que Léon XIII en apprenant la mort de Renan que quelqu'un traitait d'énergumène, aurait dit : "Ne préjugeons pas sur les desseins de Dieu, car nous avons besoin parfois d'un coup de fouet." Plus tard, c'est un pays corrompu par un empire et qu'une république régénère par un sang nouveau. Coups de fouet. Plus tard, c'est un peuple paresseux, orgueilleux, et endormi sous les rayons d'un soleil qui ne demande qu'à faire fructifier, et ce peuple se réveille sous le canon américain. Encore coup de fouet. Aujourd'hui, un grand royaume mais un royaume qui semble mis en quarantaine tant il est isolé, voit la fine fleur de ses soldats tomber sur le champ de bataille, drus comme blé sous grêle, et on est à se demander si l'isolement égoïste de cette grande nation ne sera pas son châtement. C'est donc encore et toujours le coup de fouet. Ce serait certainement pour elle la peine du Talion, car c'est la seule puissance qui ait conservé dans ses lois la peine infamante... du fouet !

Enfin ! nos vaillants et courageux volontaires sont partis. Si je souligne le mot enfin, c'est que d'aucuns prétendaient qu'on n'arriverait pas à former le contingent. C'est surtout pour eux que je répète : "Que les vents et les dieux leur soient propices et favorables !"

Des volontaires !... Mais il y en a des barges, comme on dit ici. Et si quelques-uns ont été jetés pardessus bord, soit en raison d'âge ou d'infirmité—chose à laquelle quelques-uns s'attendaient—ils n'en ont pas moins des lettres d'un refus poliment officiel, lettres qu'ils pourront plus tard montrer—surtout après une défaite—en disant : "Ah ! si j'avais été là !..."

Plus tard encore, quand ils seront vieux, ils croiront qu'ils y ont été, et ils le diront, tout comme ces patriotes de trente ans qui se figurent qu'ils ont été à St-Eustache, parce qu'ils ont trouvé dans l'héritage de leur grand-père sa tuque et son fusil de 1837.

Or, blague à part, ceux qui sont partis sont bien partis. Combien en reviendra-t-il ?... Tous. Espérons-le. Cependant, j'ai une crainte. C'est que quelques-uns d'entre eux ne deviennent victimes de leur ardeur guerrière, tout comme je l'ai vu dans le Nord-Ouest, en 1885. Ah ! c'est que ces gaillards là ne se battent pas comme les autres, voyez-vous. Quand ils visent, et cela leur arrive quatre-vingt-dix fois sur cent, ils atteignent leur victime aussi facilement qu'un Italien en embuscade vous plonge son stylet entre les deux épaules. Un homme visé par eux est un homme mort. De même que les troupes du Nord-Ouest en savent quelque chose par l'Indien, de même les Prussiens se le rappellent par nos francs-tireurs, de même les Français s'en sont aperçus par les *guérillas* d'Espagne. Avec eux, ce n'est plus une bataille rangée. Ce sont les arbres, les pierres, les monticules qui tirent. Allez donc tirer du canon ou de la mitraille dans un éparpillement semblable. C'est un coup d'épée dans l'eau. Ajoutez à cela qu'ils tirent sur les chefs, et ils l'ont prouvé, sachant qu'une colonne est démoralisée quand la tête manque. Ah ! ce sont de rudes gaillards, vous le savez, et, comme ils vont tête baissée tout comme un sanglier au milieu d'une meute, je me demande si leur nom de Boers ne vient pas du mot anglais *Boar* (sanglier).

Un souvenir à l'appui de ce que je viens de dire,

souvenir qui a précisément rapport à deux des officiers distingués qui font partie du détachement. J'ai nommé le colonel Otter et le colonel Oscar Pelletier.

Durant la rébellion du Nord-Ouest, le colonel Otter avait le commandement de la 2<sup>me</sup> brigade, et c'est lui qui conduisait les troupes à Cut Knife, réserve de Poundmaker, que nous devons prendre par... surprise, tandis que c'est nous qui fûmes... surpris.

La guerre a de ces surprises. Soixante indiens tinrent tête à 500 soldats, depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, nous faisant huit morts et quinze blessés, alors que nous leur blessâmes deux hommes... Le capitaine Rutherford eut un cheval tué sous lui, Oscar Pelletier fut blessé,—sa fougue impétueuse n'ayant pas voulu écouter les conseils paternels que je lui avais donnés la veille,—et les colonels Otter et Herchmer, ce dernier de la police montée, étaient surtout le point de mire des Indiens, car partout où ils se transportaient, les balles sifflaient plus nombreuses.

J'en sais quelque chose, car venu à l'ambulance pour visiter les blessés, et trouvant que les balles nous visitaient trop, je priai ces Messieurs d'abréger leur visite. Je souhaite que le passé leur serve d'expérience, et en présence de ce qui se passe au Transvaal, je souhaite que le contingent canadien soit éparpillé parmi les vieilles troupes anglaises, car dans toutes les organisations sociales, civiles ou militaires, les jeunes ont toujours besoin de l'expérience des vieux.

\* \*

Après avoir probablement fatigué le lecteur par toutes ces choses de la guerre, il me permettra, *as usual*, de lui servir quelques hors-d'œuvre. Je vais commencer par *L'Opinion Publique*, de Worcester. Dans son No du 24 octobre, cette feuille si essentiellement française et fort bien rédigée, fait une sortie à tout casser contre *l'horrible anglicisme*. C'est d'un noble cœur. Or, dans le même numéro, je lis l'entre-filet abracadabrante qui suit : "Vingt hommes pour la plupart des bergers, ont péri dans le récent blizzard, au Montana. On a retrouvé huit cadavres ; l'un était presque nu ; ses moutons ayant mangé ses vêtements, ses bottes et sa barbe." Mon ami Sylva Clapin ferait bien je crois d'envoyer son dictionnaire contre les anglicismes, au rédacteur de *L'Opinion*, et je lui serais fort obligé de me faire savoir si le dit rédacteur n'est pas un Marseillais, ou bien s'il prend ses lecteurs pour des moutons... de Panurge.

\* \*


Un mot authentique pour finir.

Le colonel Oscar Pelletier, dont je parle plus haut, a non seulement de la vaillance française dans le sang, mais il en a aussi l'esprit gaulois.

Il y a quelques années, à la citadelle de Québec, on gardait à l'état libre un *buffalo* emmené du Nord-Ouest, lequel *buffalo* avait parfois des caprices.

Un jour, il enfonça l'une de ses cornes dans la même cuisse où Pelletier avait été blessé, à Cut Knife. On vint me chercher et, pendant que je faisais quelques sutures, Pelletier me dit :

—C'est le cas de dire que le *buffle* à l'os.



## LA CHANSON DU GRAND-PÈRE

Dansez, les petites filles,  
Toutes en rond ;  
En vous voyant si gentilles,  
Les bois riront.

Dansez, les petites belles,  
Toutes en rond ;  
Les oiseaux, avec leurs ailes,  
Applaudiront.

Dansez, les petites fées,  
Toutes en rond ;  
Dansez, de bleuets coiffées,  
L'aurore au front.

VICTOR HUGO.